

Corrigé de dissertation : introduction et plan détaillé

Les principaux arguments sont présentés sans être développés. Les transitions (entre les différentes parties de la dissertation) sont rédigées et soulignées en italique.

Entre croire et savoir, faut-il choisir ?

Depuis la parution de *l'Origine des Espèces* jusqu'à aujourd'hui, le darwinisme alimente un conflit entre la science et la religion, la théorie de l'évolution et le principe de la sélection naturelle apparaissant strictement incompatibles avec la lettre des Écritures. Au regard de celles-ci, les espèces animales telles que nous les connaissons sont fixes depuis la Création du monde, et l'homme possède un statut à part, puisque créé à l'image de Dieu, doté d'un sens du Bien et du Mal et destiné à régner sur la nature. Il est impossible, à partir de la Bible ou du Coran, de déduire la durée de l'histoire de la Terre et de la vie telle que la science la conçoit aujourd'hui, ni bien sûr l'idée que l'espèce humaine telle qu'elle existe résulte d'une série de mutations biologiques au cours d'un très long laps de temps et procède, *in fine* d'espèces inférieures. "L'homme descend du singe !" : la populaire caricature de la théorie de l'évolution exprime l'étonnement et le scandale qu'a pu susciter l'idée d'une humanité apparentée avec des espèces animales dépourvues de relation au divin.

La science moderne fondée sur l'autonomie de la raison humaine et qui dispose, selon le rationalisme, d'un monopole en matière de savoir, a semblé ainsi plusieurs fois, depuis Copernic et Galilée, contredire les vérités révélées de la foi. Faut-il nécessairement en conclure que croire et savoir sont inconciliables ? Croire, c'est croire savoir. Qui croit ne cherche pas à savoir : il ne doute pas de ce qu'il tient pour vrai. Le savoir ne peut se contenter de la certitude subjective de l'opinion, laquelle n'est bien souvent qu'un préjugé, une idée reçue sans examen par la raison. Savoir, c'est savoir qu'on sait : celui qui sait ne croit pas, parce que son jugement est fondé sur la certitude objective de la preuve. La croyance et la connaissance sont donc a priori incompatibles : elles sont séparées par le doute méthodique, qui permet d'échapper à la fausse certitude de la croyance dogmatique, et par la méthode qui administre scientifiquement la preuve, laquelle permet de sortir du doute. La foi se distingue cependant du simple préjugé : elle est une "confiance" (fides), une certitude subjective qui se sait indépendante du savoir empirique, et donc de la certitude objective de science. Son domaine est celui de la métaphysique (Dieu et la morale), sur lequel la science est silencieuse, de sorte que croire, au sens de la croyance religieuse, ce n'est pas seulement croire sans savoir, mais également sans pouvoir savoir. En tant qu'on les conçoit indépendantes l'une de l'autre, science et religion sont donc peut-être conciliables, selon des conditions qu'il faudra préciser.

La connaissance scientifique se fonde sur l'esprit critique, c'est-à-dire sur le libre examen de toutes les croyances, la table-rase des préjugés. Au point de départ de toute démarche rationaliste, qu'elle soit scientifique ou philosophique, on trouve la sagesse socratique, le savoir du non-savoir, la conscience d'ignorance qui permet de distinguer croire et savoir. Pas

de science sans recherche, sans l'activité du doute, qui consiste à mettre en question ce que l'on croit savoir, ce que l'on tient pour vrai. Le rejet des croyances est donc fondateur de toute démarche de savoir authentique.

La raison peut-elle cependant se passer de croire dans l'entreprise de la connaissance ? Sans doute pas, comme le montre la méthode expérimentale dans les sciences : le recours à l'expérience permet de tester la validité des hypothèses émises par la raison. Or l'hypothèse est une croyance, en ce sens qu'elle est une opinion incertaine et provisoire et non pas encore une connaissance. Si toutefois la croyance est ici légitime au regard de la raison, c'est qu'elle est accompagnée du doute; elle ne déroge pas à l'esprit critique qui refuse la fausse certitude de la croyance dogmatique.

La méthode hypothético-déductive dans les sciences permet d'apporter avec certitude la preuve de l'erreur et d'éliminer ainsi les fausses croyances. Paradoxalement, les vérités scientifiques sont à la fois objectives et provisoires. Toutes les connaissances scientifiques sont faillibles : elles sont un peu plus que des croyances, puisqu'elles ont passé le test destiné à les réfuter et qu'elles ont une valeur explicative des phénomènes, mais demeurent hypothétiques. La science garantit le progrès de la connaissance humaine et l'approximation la plus exacte possible du réel, non la certitude absolue de la vérité. Elle n'admet pas de dogmes et n'abolit jamais les droits de la critique.

Au rebours de la méthode scientifique, la croyance religieuse puise à une source de vérités indépendante de la raison humaine, la Révélation. Les vérités de la foi émanent de la parole de Dieu, transmise aux hommes par ses messagers, les prophètes. Elles sont donc par définition des dogmes, soustraites à l'esprit critique. L'opposition entre savoir et croire est redoublée, dans le domaine des croyances religieuses, par celle des sources de la vérité, la raison humaine et la Révélation. Le rationalisme, qui fait de la raison la source exclusive de la vérité ne peut donc que s'opposer à la prétention au savoir des religions.

Au regard de la science, les explications relatives aux événements de la nature contenus dans les textes religieux n'ont pas de valeur de vérité, puisqu'elles ne procèdent pas de la seule méthode légitime pour établir la connaissance, la méthode expérimentale. Les récits des origines que proposent les religions (la Genèse, par exemple, le récit d'Adam et Eve) répondent aux mêmes grandes questions que pose la science, au regard de laquelle, cependant, ils apparaissent nécessairement comme des mythes, des fictions de l'imagination.

Le rationalisme estime que la science exerce un monopole en matière de connaissance de la nature. Le savoir doit s'imposer face aux croyances mythologiques. D'où la thèse du positivisme, selon laquelle il n'y a de vérités que scientifiques. La science est destinée à remplacer la mythologie et la religion comme l'âge adulte succède à l'enfance. La religion, considérée comme une erreur ou une illusion, devient alors elle-même susceptible d'une explication scientifique: Marx et Freud, par exemple, proposent une explication de la

croyance religieuse par la raison scientifique (sociologie et histoire, pour l'un, psychologie des profondeurs pour l'autre).

Un dilemme se présente à la religion, qui doit choisir ou bien de maintenir l'interprétation littérale des Écritures, qui la conduit à être condamnée par la raison scientifique, ou bien à consentir à interpréter les textes sacrés à la lumière de la raison. C'est le choix du littéralisme qui est responsable du conflit qui subsiste encore aujourd'hui entre science et religion à propos de la théorie darwinienne de l'évolution. La conciliation entre la foi et la raison implique une limitation réciproque de la science et de la religion. A quelles conditions celle-ci est-elle possible ?

La première condition est la distinction entre physique (connaissance de la nature) et métaphysique : Dieu, par définition, n'appartient pas à la nature, et ne peut être un objet de la connaissance scientifique, qui est une connaissance empirique. Il n'existe pas de test empirique, d'observation possible susceptible de réfuter l'hypothèse de l'existence de Dieu. La croyance en Dieu est donc infalsifiable, c'est pourquoi elle n'est pas une connaissance, ni même une hypothèse, mais un acte de foi. C'est la vérité de l'agnosticisme : de Dieu, on ne peut affirmer ni qu'il existe, ni qu'il n'existe pas. On peut simplement croire ou ne pas croire, en sachant qu'on ne peut savoir. La foi est rationnelle, autrement dit, conforme aux exigences de l'esprit critique, en tant qu'elle se fonde sur ce savoir du non-savoir. A l'inverse, l'athéisme peut apparaître comme dogmatique et irrationnel, en tant qu'il prétend connaître que Dieu n'existe pas.

La deuxième condition est la distinction entre le domaine de la science, d'une part, qui est connaissance de la réalité, et d'autre part les domaines de la morale et de la spiritualité. La question des devoirs de l'homme, et celle de son rapport à la mort ou au sens de la vie ne peuvent être prises en charge par la science. Ainsi que le suggère la théorie pascalienne de la distinction des ordres, le domaine de la religion (ordre de la charité) doit être considéré comme indépendant de celui de la science (ordre de l'esprit). Il n'est pas absurde d'admettre l'idée qu'il existe des vérités morales et spirituelles qui échappent à la connaissance scientifique, ce qui constituerait une réfutation du positivisme.

Cette conciliation peut être conduite par la raison : le déisme de Rousseau, par exemple, est l'illustration d'un rationalisme strict qui récuse les préjugés hérités de la Révélation et de la tradition mais qui conçoit la possibilité d'une foi rationnelle – laquelle consiste à admettre des raisons de croire en Dieu en l'absence d'une connaissance empirique possible. Du point de vue des religions historiques, cependant, l'indépendance de la foi par rapport à la raison est irréductible : selon ce fidéisme, les deux sources de la vérité, Révélation et raison doivent coexister, ce qui peut se concevoir en vertu du principe selon lequel la vérité ne peut contredire la vérité (Averroès). Dans cette perspective, le récit des origines tel qu'on le trouve dans les Écritures doit être interprété de manière symbolique, de manière à ne pas contredire la connaissance établie par la raison scientifique. Pascal propose un autre principe

de conciliation, la distinction de deux sources de vérités en l'homme, le coeur et la raison. Cela lui permet de souligner les limites des pouvoirs de la raison et d'admettre des dogmes (le récit du péché originel, en premier lieu) qui demeurent au regard de celle-ci des mystères auxquels elle ne saurait spontanément adhérer.

Dans tout essai de conciliation entre croire et savoir, comme on vient de le constater, se maintient ou bien le primat de la foi ou bien celui de la raison. Le rationalisme déiste soumet les vérités de la Révélation au crible de la raison, tandis que le fidéisme subordonne la raison à la foi, quand bien même il consent à reconnaître à la raison humaine la faculté de connaître la nature ; la raison joue alors le rôle de servante de la religion, rôle dévolu par Dieu pour que l'homme puisse connaître et contempler l'ordre de la Création, voire connaître sa propre impuissance, comme le pense Pascal. Ne faut-il pas nécessairement choisir entre la conciliation pensée du point de vue de la raison et celle envisagée du point de vue de la foi ? L'homme n'est-il pas condamné à choisir, autrement dit, quand il s'agit de donner une orientation à son existence, entre direction divine et direction humaine, entre l'obéissance ou l'amour de Dieu et l'autonomie de la raison ?

La philosophie conçoit la sagesse comme l'oeuvre de l'esprit humain. Elle étend l'application de la raison au-delà du domaine de la science (c'est-à-dire du domaine de la connaissance du réel), pour produire une morale et une spiritualité laïques. A cet égard, la raison vraiment autonome n'est pas vraiment conciliable avec la foi. Il importe de distinguer science et sagesse, mais le parti-pris de la philosophie est de fonder celle-ci sur la raison et non sur la foi. C'est donc moins la science que la philosophie qui constitue le concurrent principal de la religion.

Au sein du monothéisme, la morale est fondée sur l'obéissance aux commandements divins, sur l'autorité de la parole et de la volonté de Dieu. Selon la religion, on peut affirmer comme l'écrivain russe Dostoïevsky : "Si Dieu n'existait pas, tout serait permis". La morale constituerait donc le domaine de la religion par excellence, indispensable à l'homme. Cette idée est cependant discutée depuis le siècle des Lumières. On admet alors la vérité de la morale chrétienne, tout en considérant qu'un athée peut être vertueux. La philosophie morale des Lumières considère en effet qu'il existe une loi morale universelle, une loi de la conscience ou du coeur humain qui est pour ainsi dire naturelle, et ne dépend donc pas d'une religion particulière. C'est la loi qu'on appelle la règle d'or. *La seule loi fondamentale et immuable qui soit chez les hommes, écrit par exemple Voltaire, est celle-ci : "Traite les autres comme tu voudrais être traité."* C'est que cette loi est la nature même : elle ne peut être arrachée du coeur humain. Fonder la morale sur la nature ou sur la raison humaine permet de relativiser les croyances métaphysiques propres à chaque religion historique. La conciliation des deux points de vue – religieux et philosophique - est en un sens possible, mais sans doute uniquement du point de vue de la philosophie, qui peut interpréter Dieu, et la religion, comme l'expression de l'idéal moral de l'homme.